

Le livre d'O. Cullmann sur l'apôtre Pierre et l'Église

Autor(en): **Bonnard, Pierre**

Objektyp: **Article**

Zeitschrift: **Revue de Théologie et de Philosophie**

Band (Jahr): **3 (1953)**

Heft 1

PDF erstellt am: **20.09.2024**

Persistenter Link: <https://doi.org/10.5169/seals-380587>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern.

Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden.

Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

Haftungsausschluss

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.

LE LIVRE D'O. CULLMANN SUR L'APÔTRE PIERRE ET L'ÉGLISE ¹

Nous nous proposons de rendre compte en deux fois de la dernière étude de M. Cullmann. Dans ce numéro, nous nous bornerons à une brève présentation, accompagnée de quelques remarques ; dans quelques mois, nous analyserons quelques-unes des réponses, catholiques romaines en particulier, que ce livre ne manquera pas de susciter.

Le titre de l'ouvrage nous paraît assez malheureux. Il s'agit en effet de beaucoup plus que d'un examen du rôle de Pierre dans le christianisme primitif ; c'est l'essence de l'Eglise qui est en cause et, plus exactement, la relation, dans la foi chrétienne, entre l'événement unique du Christ et la « durée » subséquente de l'Eglise. L'auteur poursuit donc sa méditation sur le « Christ et le temps » ; il donne une application ecclésiologique du principe exégétique et dogmatique posé dans *Christ et le temps*. A ce sujet, la thèse principale de Cullmann, quoi qu'on puisse penser par ailleurs de ses conclusions proprement historiques, est exprimée ici avec plus de force encore que dans ses précédentes études : « Les catholiques voient dans la prolongation historique de l'Eglise et de son besoin d'être dirigée une raison pour inclure des successeurs dans la personne du Roc-Pierre auquel Jésus s'adresse ici [dans Mat. 16]. Cette erreur nous paraît liée à une méconnaissance de l'orientation fondamentale de la pensée du Nouveau Testament. Ce qui caractérise la pensée de Jésus, comme toute la pensée biblique, c'est que, contrairement à l'hellénisme, elles acceptent l'enracinement de la réalité permanente dans l'événement unique » (p. 190). Telle est, sur le point central d'où tout le reste découle, l'orientation générale de l'auteur. Nous trompons-nous en pensant que, de *Christ et le temps* à ce dernier ouvrage, M. Cullmann a été amené à insister, plus encore qu'il ne l'avait fait, sur l'événement central du Christ, étendant d'ailleurs cet événement, non sans quelque hésitation semble-t-il, à toute la génération apostolique. « En ce sens, c'est aussi tout événement apostolique, qu'il faut considérer comme un événement fondateur faisant partie de l'Événement unique de

¹ OSCAR CULLMANN : *Saint Pierre, disciple-apôtre-martyr*. Neuchâtel-Paris, Delachaux et Niestlé, 1952, 230 p.

l'incarnation du Christ, *pourrait-on presque dire* » [c'est nous qui soulignons] (p. 190). Malheureusement l'auteur ne développe pas ce dernier point.

Au sujet de Pierre comme disciple, M. Cullmann analyse heureusement l'idée de la *représentation* ; Pierre représentait les autres disciples, non au sens juridique d'une délégation d'autorité, mais parce que « *en fait*, Pierre mettait en évidence avec une clarté toute spéciale, toutes les faiblesses et les vertus humaines qui sont celles des disciples » (p. 26). Il eût été intéressant de prolonger ici les lignes pour montrer que cette idée d'une personne représentant l'Eglise, tant devant Dieu que devant le monde, peut déjà faire partie de la définition des autorités personnelles nécessaires à l'Eglise. Dans l'activité apostolique de Pierre, l'auteur distingue nettement deux périodes ; celle où Pierre dirigea l'Eglise jérusalémite et celle où, Jacques lui ayant succédé dans cette charge, Pierre prit la direction de la mission judéo-chrétienne, mais dans une dépendance très précise à l'égard de Jérusalem, dépendance qui expliquerait la « crainte » de Pierre rappelée par Paul dans Gal. 2 : 12 ; cette interprétation de ce dernier texte nous paraît convaincante. Mais dans quelle condition s'est accomplie la transmission, à Jérusalem, de l'autorité de Pierre à Jacques ? Et quelles conséquences exégétiques et dogmatiques faut-il tirer de ce changement d'autorité dans la première Eglise ? C'est ce que l'auteur ne dit pas, aucun texte, d'ailleurs, n'autorisant une hypothèse quelconque. Il nous paraît difficile d'imaginer qu'après avoir été le maître incontesté à Jérusalem, Pierre ait à ce point accepté « le contrôle de l'Eglise-mère » (p. 48). Quant aux conceptions théologiques de l'apôtre (p. 57 ss.), Cullmann avance l'hypothèse très nouvelle, à notre connaissance, d'un Pierre créateur de la théologie de la croix par son interprétation de la mort de Jésus au moyen de l'idée du Serviteur souffrant. L'auteur aurait pu citer ici et discuter l'étude de Lohmeyer : *Davidsohn und Gottesknecht* (1945) qui défendait la thèse assez semblable de l'antériorité de la christologie du Serviteur sur celles du Messie et du Fils de l'Homme (voir cependant les objections de Ch. Masson, dans cette revue, 1946, p. 145 ss.).

Les deux problèmes, qu'il faut distinguer, du séjour et du martyre de Pierre à Rome font l'objet d'une longue étude ; l'auteur dispose d'une information exceptionnellement étendue ; après avoir rappelé les phases principales du débat, il se prononce sur les sources à considérer ; l'épître aux Romains établit que Pierre « n'était pas présent à Rome au moment où Paul adressa à celle-ci son épître » (p. 69) ; Rom. 15 : 20, par contre, rend « vraisemblable » que Paul soit venu à Rome, en sa qualité de chef de la mission judéo-chrétienne ; le silence des Actes sur la fin de Paul et de Pierre est probablement voulu, mais on ignore pour quelles raisons ; dans I Pierre 5 : 13, il faut

comprendre « Babylone » au sens de Rome ce qui est, peut-être, une indication en faveur d'un séjour de Pierre à Rome, même si l'épître n'est pas de l'apôtre ; Jean 21 : 18, I Pierre 5 : 1, II Pierre 1 : 14 et Apoc. 11 : 3 ss. (les deux témoins étant peut-être Pierre et Paul) soutiennent l'idée d'un martyr de l'apôtre. Quant à I Clément 5, qui développe le thème des conséquences funestes de la jalousie, M. Cullmann y trouve une indication sur les causes du martyre de Paul et de Pierre à Rome : « Les pouvoirs publics ont dû être incités à sévir contre certains chrétiens par l'attitude qu'ont adoptée d'autres membres de l'Eglise — par une dénonciation de leur part, peut-être » (p. 90), ce qui serait confirmé par l'épître aux Philippiens que l'auteur place dans la captivité romaine, et par Tacite : Annales XV, 44. L'argument de l'épître aux Philippiens nous paraît infirmé par le fait que dans Philippiens 1 : 15-16 Paul parle de ses adversaires jaloux sans allusion à des divergences d'ordre doctrinal comme c'est toujours le cas lorsqu'il a affaire aux judaïsants. Quant à Ignace (épître aux Rom. 4 : 3), il faut tenir pour « extrêmement vraisemblable » (p. 98) qu'il savait que Pierre et Paul avaient été martyrisés à Rome. Deux conclusions se dégagent de ces principales sources littéraires : « Il n'est nulle part question d'un exercice de l'épiscopat par Pierre à Rome » et « Il faut considérer le martyre de Pierre à Rome comme un fait à peu près certain auquel l'histoire de l'Eglise ancienne doit définitivement faire sa place » (p. 101). Quant aux sources liturgiques, dont Lietzmann faisait si grand cas, tout ce qu'elles nous permettent de dire est ceci : « Le souvenir de Pierre à Rome était lié à deux emplacements différents, le Vatican et les catacombes » (p. 117). Et sur le sujet des fouilles plus ou moins récentes, Cullmann est encore plus catégorique, voire même sévère à l'égard de certaines déclarations officielles : « Les recherches archéologiques ne nous permettent pas de résoudre le problème du séjour de Pierre à Rome, que ce soit par la négation ou par l'affirmation. La tombe de Pierre ne peut pas être identifiée » (p. 136).

Une dernière partie de l'ouvrage est consacrée au problème exégétique et théologique. Le problème théologique n'avait jamais été si bien posé, à notre connaissance : « Comment faire pour tracer la limite entre l'événement unique et celui qui se répète... Peut-on étendre cette parole [Mat. 16 : 17 ss.] dans le temps tout en la limitant dans l'espace ? » (p. 141). Le contexte et les parallèles à ce texte dans Luc et Marc montrent les limites de la confession de Pierre. « D'après Marc, même lorsque Pierre faisait cette confession, il n'avait pas saisi l'essentiel » (p. 157), qui était l'idée et le fait du Messie souffrant. Cullmann, se fondant sur Luc 22 : 31 pense que Mat. 16 : 17 ss. a plutôt été prononcé aux jours de la Passion ; il y a là une thèse intéressante qui mérite un sérieux examen. Donnant au mot *Eglise*, dans

Mat. 16 : 17 ss. le sens général de communauté messianique de « reste d'Israël », Cullmann pense que Jésus peut parfaitement avoir prononcé ces paroles, car « il n'est pas légitime de partir d'une notion postérieure d'*Ecclesia* pour conclure qu'on ne saurait l'attribuer à Jésus » (p. 172). Ce texte montrerait donc que, selon le premier évangile, les disciples, avec Pierre à leur tête, sont « un commencement de réalisation du peuple de Dieu » (p. 177). L'Eglise sera donc édifiée sur Pierre comme Roc, mais sans la moindre idée de succession ; certes, le rôle de Pierre sera une constituante permanente de l'Eglise mais « il faut le dire résolument, efficacité permanente ne signifie pas nécessairement efficacité qui se prolonge dans des successeurs » (p. 189). Le rôle de Pierre est donc intransmissible ; celui des évêques ultérieurs en « diffère radicalement » ; le seul texte qui parle explicitement de succession (Jean 17 : 20) la fonde uniquement sur la parole des apôtres (contenue aujourd'hui dans le Nouveau Testament).

Cependant, dans la conclusion de l'étude, voici une idée très peu « protestante » : Mat. 16 montre que l'Eglise ultérieure « continue pourtant à avoir besoin de chefs, si bien qu'à certains égards, Pierre est le prototype et le modèle de tous les chefs d'Eglise à venir » (p. 201). Plus encore : « Tous les chefs de l'Eglise qui sera édifiée sur l'apôtre doivent savoir que les clés leur sont confiées et qu'ils ont charge de lier et de délier » (p. 204).

Malheureusement, nous ne voyons pas que l'auteur ait répondu aux trois questions actuelles que posent ses conclusions historiques. 1^o Si l'Eglise doit avoir des « chefs », le Nouveau Testament n'indique-t-il pas qu'elle doit avoir *un* chef qui la « représente » (au sens défini par Cullmann) ? 2^o Si l'histoire montre que ce chef ne saurait être, de droit, l'évêque de Rome, comment en imaginer la désignation ? M. Cullmann nomme ici les centres traditionnels et confessionnels de la chrétienté : Antioche, Ephèse, Corinthe, Alexandrie, Constantinople, Wittenberg, Cantorbéry, Genève, Stockholm et Amsterdam. Veut-il indiquer par là que la direction de l'Eglise universelle devrait être confiée à tour de rôle à l'un ou l'autre de ces sièges ecclésiastiques ? 3^o Et surtout, comment imaginer une autorité *personnelle* de l'Eglise qui soit tout à la fois une vraie autorité, liant et déliant au sens du Nouveau Testament, mais une autorité qui n'usurpe rien de l'autorité apostolique que possède, seul, le Nouveau Testament ? Ici se repose le problème de la relation entre l'événement central de l'Histoire du salut et l'exercice actuel du gouvernement ecclésiastique qui doit, lui aussi, être un « événement ».

Le problème du ministère gouvernemental dans l'Eglise n'est donc pas résolu. Mais l'étude de M. Cullmann le pose avec une rigueur historique et une ampleur de pensée peut-être jamais vues depuis le XVI^e siècle.

PIERRE BONNARD.